

## LES BATAILLES DU MARIAGE

Quand je préparai ce roman, dont une partie « *Comte du pape* », se passe à Rome, un voyage en Italie s'imposait : je ne pouvais pas peindre le monde du Vatican sans l'étudier ; je me munis donc des recommandations qui devaient me donner entrée dans ses coulisses et, au mois de mars 1876, je partis pour Rome.

En passant par Milan, je rencontrai dans une soirée qui réunissait du monde de toutes les classes, et notamment des artistes et des journalistes, le directeur du *Secolo*, Moneta, que j'avais connu l'année précédente à Venise, à l'inauguration du monument de Manin. Il me demanda ce qui m'appelait à Rome. Je n'avais aucune raison de me taire ; je répondis donc sans trop réfléchir que, préparant un roman sur les mœurs cléricales de la France, j'allais voir comment on faisait des comtes du pape, des ducs, des barons et toute cette noblesse cocasse qui, revenue chez nous, se pare sérieu-

sement de ces titres pour rire, se *panadant* comme le geai de la fable.

Puis la conversation tourna, et j'oubliai cet incident ; mais à mon arrivée à Rome, un numéro du *Secolo*, le journal le plus répandu dans le Milanais, vint me le rappeler. A peine avais-je donné mon nom au secrétaire de l'hôtel, que celui-ci me présenta, avec des lettres qui m'attendaient, le *Secolo* ; mon premier mouvement fut de répondre que l'on devait se tromper, et que je n'attendais pas de journal ; mais mon nom étant sur la bande, je l'ouvris. Un trait au crayon bleu appela mes yeux, et je lus un entrefilet où, au milieu de compliments *italiens* qui auraient satisfait la vanité d'un ténor, on disait que je me rendais à Rome pour y étudier les mœurs du Vatican et prendre sur le vif le portrait des personnages de l'entourage le plus intime de Pie IX, en vue d'un roman que je préparais sur le monde clérical.

Dans ma carrière littéraire, je n'ai pas toujours eu à me louer des journaux, et plus d'une fois, si mon épiderme n'avait pas été dur aux coups d'épingle et même aux coups de couteau, j'aurais fait la grimace en les lisant ; mais aucun article ne m'a paru plus fâcheux que cet entrefilet écrit cependant à si bonne intention. Comment diable me présenter maintenant dans un monde « où je devais prendre des portraits sur le vif ? », — ce qui je dois le dire tout de suite, n'avait jamais été dans mon intention, car je ne crois pas que les portraits simplement vrais soient à leur place dans un roman.

Parmi mes lettres d'introduction, j'en avais une

pour M. de Corcelles, l'ambassadeur de France auprès du Vatican ; je la mis dans ma poche, et, le numéro du *Secolo* par-dessus, je courus tout de suite à l'ambassade, où, tout ému de la lecture de l'entrefilet qui pouvait me faire manquer mon voyage, j'expliquai mon ennui.

M. de Corcelles, qui est mort il y a quelques années seulement, retiré depuis longtemps de la vie politique, était un vieillard aimable, fin, spirituel qui, bien que catholique fervent, était un esprit libéral et indépendant ; il aimait les écrivains, les accueillait avec bonne grâce et n'épargnait ni son temps ni sa peine pour leur rendre service.

— Sans doute cela est fâcheux, me dit-il ; mais il faut faire attention que le *Secolo*, journal de Milan, est peu lu à Rome, surtout au Vatican, et que cet article a bien des chances pour passer inaperçu ; la chose serait beaucoup plus grave s'il avait paru dans la *Capitale* ; vous savez que la *Capitale* a toute une partie d'indiscrétion, comme on dit à Paris, et qu'elle se fait un malin plaisir de publier souvent des lignes dans le genre de celles-ci : « Hier, Mgr... (ici les initiales d'un prélat) est monté au deuxième étage du Corso, n°..., où demeure une personne très intéressante. Son Éminence y est restée deux heures. Nous parlerons des suites de cette visite... s'il y en a. » Vous comprenez que ces indiscrétions provoquent la curiosité dans le monde clérical ; aussi cette feuille est-elle lue par bien des prélats ; on dit même que le pape, qui aime les cancan, se la fait lire souvent. Comme la *Capitale* appartient au même propriétaire que le *Secolo*, elle emprunte beaucoup de faits à ce journal. Allez donc tout de

suite à la *Capitale*, via Cesarini, pour empêcher cette reproduction, si on doit la faire, et s'il en est temps encore.

J'allai via Cesarini où se trouvaient l'imprimerie et les bureaux de la *Capitale* ; comme je venais de lire dans tous ses détails le procès Luciani, je connaissais, par les dépositions des témoins, cette maison à l'aspect sombre et sinistre où Raphaël Sonzogno fut assassiné par un pauvre diable, misérable instrument de Luciani, ce type si curieux de l'aventurier italien contemporain qui devait épouser une princesse s'il se faisait nommer député, et qui n'a assassiné Sonzogno que parce que celui-ci empêchait son élection. (Il est toujours au bain d'où ses amis n'ont pas pu le faire évader.) Je retrouvai l'escalier verdâtre, gras et humide dans lequel Sonzogno, poursuivant son assassin, vint tomber étouffé, et aussi le petit bureau où il fut frappé.

J'exposai ma demande au rédacteur en chef, M. Dobelli, qui me reçut dans ce même bureau, en présence de Salvatore Morelli, le député ami des femmes ; il était juste temps : l'entrefilet avait été coupé et on allait l'envoyer à la composition.

— Vraiment, monsieur, me dit le rédacteur de la *Capitale*, vous mettez autant d'empressement à empêcher qu'on parle de vous, que d'autres en mettent à chercher qu'on parle d'eux.

— C'est que si vous parlez de moi vous rendez mon voyage à Rome inutile ; vous comprenez qu'on n'aime pas généralement se livrer aux gens qui doivent vous peindre sur le vif ; j'ai eu la langue trop longue, à Milan.

L'indiscrétion de la *Capitale* conjurée, je n'étais

pas encore très rassuré sur le résultat de mon voyage, car M. de Corcelles m'avait fait remarquer que l'esprit de mes romans n'était pas orthodoxe, et que de plus dans l'un d'eux j'avais été peu respectueux pour le commerce des corps saints, qu'on exhume des catacombes pour les expédier dans le monde entier, comme de pieuses reliques destinées à aviver la foi, et quelquefois même à faire des miracles.

— Tout le monde n'a pas lu mes romans comme vous, et il est peu probable qu'un seul exemplaire ait jamais pénétré au Vatican.

— Il suffit que la personne chargée d'accorder les audiences en ait eu connaissance; d'ailleurs, on prend des renseignements sur ceux que Sa Sainteté daigne recevoir.

Je savais cela et je n'avais pas oublié qu'un de mes amis, de passage à Rome et ayant voulu voir le pape, avait eu son nom biffé par cette seule raison qu'il était directeur d'un grand journal républicain : la femme avait été reçue, le mari avait été retenu à la porte.

J'étais donc assez inquiet, car bien que je n'eusse pas la prétention d'apprendre en quelques minutes des choses d'un intérêt palpitant, j'avais besoin de voir, de mes yeux, une audience du pape pour la raconter telle que je l'avais vue.

Quelques jours se passèrent, et un mardi soir, comme je rentrais, le portier de l'hôtel me remit une large enveloppe : je l'ouvris et trouvai une lettre au haut de laquelle je lus : « *Dall' anticamera pontificia.* » J'étais prévenu que « Sua Santità » daignerait me recevoir le lendemain, à onze heures trois quarts du matin.

— La personne qui a apporté la lettre reviendra demain, dit le portier... pour la petite gratification.

— Pourquoi l'avez-vous remise à demain ? demandai-je.

— Parce que je ne savais pas combien monsieur voulait donner ; il y a des personnes qui sont si heureuses, qu'elles vont jusqu'à cinq francs et même quelquefois dix francs ; il y en a d'autres qui sont beaucoup moins généreuses.

— Et combien donne-t-on le plus souvent ?

— Trois francs.

Monté dans ma chambre, je me mis à retraduire ma lettre qui était en italien. « On est prié en entrant dans l'antichambre de présenter ce billet. Les dames sont admises en robes noires et voilées, les hommes en uniforme, et quand ils n'en portent pas, en frac noir et en cravate blanche. »

Et tout en lisant je me disais que c'étaient là des règles d'étiquette bien sévères chez celui qui se croyait le vicaire de Jésus, né dans une étable ; les pauvres de ce monde qui n'ont pas un habit noir ne pouvaient donc pas être admis en présence du Saint-Père !

Et aussi je me rappelais les recommandations qui, quelques jours auparavant, m'avaient été adressées : « Surtout ne mettez pas de gants quand vous irez au Vatican ; depuis que Sciarra Colonna a posé son poing ganté de fer sur la figure de Boniface VIII, on ne paraît plus ganté, même de chevreau, devant les papes. »

Dans *Comte du Pape*, j'ai déjà raconté ce qu'est une audience au Vatican, mais en y introduisant

une partie de roman ; ici, au contraire, je copie mes notes écrites le soir même, exactes et sincères.

Le lendemain, à onze heures, je quittais mon hôtel « *in frach nero et cravatta bianca* » pour me rendre au Vatican : je tenais à arriver le premier, car je voulais voir l'entrée de ceux qui seraient reçus en même temps que moi. J'étais, bien entendu, en voiture, et cela est indispensable à tous les points de vue quand on se rend au Vatican, ne serait-ce que pour trouver la porte de ce palais, ce qui n'est pas chose facile, car elle se cache dans un coin, à l'angle droit de la colonnade du Bernin.

Dans le vestibule la garde des suisses est assemblée ; capotes grises, buffleteries jaunes en cuir, casquettes bleues, culottes courtes à bandes jaunes et bleues, bas de même couleur ; les soldats qui sont en faction portent le fusil sur l'épaule à la prussienne.

On monte un escalier droit à marches basses, ce qui le rend d'une extrême douceur, et sur les paliers on rencontre des hallebardiers habillés en valets de cartes qui se tiennent immobiles comme des statues : leur uniforme, fort curieux, a été, dit-on, dessiné par Michel-Ange, et depuis, personne n'a osé y toucher. Quelle leçon pour nos ministres de la guerre qui, tous les cinq ou six ans, éprouvent le besoin de changer l'uniforme de nos soldats, et pour le plus grand intérêt des fournisseurs du ministère, le rendent à chaque changement un peu plus laid et un peu plus incommode.

On ne rencontre encore aucun étranger, mais dans les antichambres et les corridors circule tout un monde de valets en simarre de soie violette, à la

figure rasée, au regard paternel qui vont et viennent en glissant leurs souliers avec des airs recueillis et importants.

On me fit entrer dans un salon orné de tapisseries d'Audran représentant des scènes tirées d'*Esther*, et éclairé par de hautes fenêtres donnant sur Rome avec une vue superbe sur le Pincio, la villa Médicis, et à l'horizon bleuâtre une chaîne de montagnes blanches de neige ; immédiatement au bas, par-dessus le corridor d'Alexandre VI, on voyait des cavaliers de l'armée italienne qui faisaient l'exercice dans la prairie, et quand la brise passait on entendait les éclats du clairon et les roulements du tambour, ce qui, soit dit en passant, doit être fort peu agréable pour le prisonnier du Vatican ; mais les princes ont entre eux des procédés que de simples bourgeois n'auraient pas.

Peu à peu la salle se remplit ; d'abord trois prêtres, dont deux parlaient avec un accent normand très prononcé que j'eus plaisir à entendre, et dont le troisième tournait, pirouettait sur ses talons avec une désinvolture qui rappelait Déjazet dans Richelieu et dans Létorière ; il ne me fallut pas longtemps pour comprendre que les deux prêtres à l'accent normand devaient être des Canadiens ; quant au troisième, il interrogeait toujours et ne disait lui-même rien de caractéristique ; il semblait presque chez lui, tandis que ses deux compagnons, sanglés dans des soutanes neuves évidemment étrennées pour cette solennité, paraissaient sous l'impression d'une vive émotion.

Deux Français entrèrent ensuite, puis deux jeunes Anglais qui, faisant leur voyage d'Italie, avaient

voulu voir le pape, pour eux bien certainement simple curiosité comme le *Moïse* ou l'*Apollon du Belvédère*; enfin, un personnage de grande taille prodigieusement décoré, que les nombreuses boîtes nouées avec des faveurs qu'il portait sous son bras, eussent fait prendre partout ailleurs pour un parrain qui arrive à un baptême chargé de boîtes de bonbons. Il étala toute sa cargaison sur deux fauteuils, ce qui provoqua le rire et les moqueries des deux jeunes Anglais, peu révérencieux pour la sainteté du lieu.

Tout en examinant ce qui se passait autour de moi, je regardais de temps en temps la vue de Rome, qui de la fenêtre où j'étais resté se déroulait devant mes yeux, avec ses campaniles, ses aiguilles dorées, ses obélisques, ses dômes, ses ruines au profil dur, ses cyprès noirs et ses pins-parasols aux cimes étalées, qui, çà et là, se détachaient en noir sur les profondeurs bleues de l'horizon.

Le prêtre qui tournait si bien vint à cette fenêtre et, après un moment de contemplation, se tournant vers moi, il me dit en français :

— Ces montagnes, là-bas, sont les Abruzzes, n'est-ce pas ?

— Je le pense.

— Et cette longue galerie qui se dirige vers le château Saint-Ange, c'est le corridor d'Alexandre VI ?

— Oui.

— C'était une utile précaution, que ces corridors.

Cette façon de m'interroger ne me plaisant pas, je ne répondis rien ; il ne me convenait pas de parler d'Alexandre VI (Borgia) dans le Vatican. Voyant

mon attitude, le prêtre tourna de nouveau sur ses talons et rejoignit ses compagnons.

L'attente se prolongea ; enfin, un peu après une heure, la porte opposée à celle par laquelle nous étions entrés s'ouvrit, et un monsignore nous avertit que nous devons nous agenouiller : les deux Anglais parurent jusqu'à un certain point suffoqués ; pour moi, je m'agenouillai volontiers, persuadé qu'on doit se plier aux usages des gens qu'on visite, si étranges que soient ces usages : en Chine, je me serais mis à plat ventre devant l'Empereur, et au Japon, je me serais mouché dans des petits papiers.

Il se fit un brouhaha dans le salon dont on venait d'ouvrir la porte, et on entendit le bruit d'un bâton qui, à coups irréguliers, frappait le parquet : le pape parut entouré de cardinaux en soutane noire ourlée de rouge, d'évêques, de camériers et de gardes-nobles : pour le pape tout en blanc, il formait un centre lumineux qui attirait les yeux.

Les gravures, les lithographies, les photographies ont trop bien fait connaître l'image de Pie IX pour qu'il soit utile d'esquisser son portrait : cependant, il faut dire que les yeux extatiques à la saint Louis de Gonzague qu'on lui donnait, n'étaient pas les siens ; il y avait beaucoup plus de malice dans ces yeux que d'extase, de la malice italienne moqueuse et joviale.

A l'entrée du pape, les deux prêtres canadiens s'étaient prosternés sur le tapis, et quand le pape qui marchait en s'appuyant sur sa grosse canne s'approcha d'eux, ils s'efforcèrent de baiser ses souliers en cuir rouge brodés d'or.

Mais il ne parut pas disposé à se prêter à ces élans d'adoration, et, les relevant, il leur adressa en français, qu'il parlait sans trop d'accent, quelques paroles bienveillantes. Alors ils lui présentèrent une tabatière, dans laquelle sonnaient des pièces de monnaie, et, la prenant en souriant, il la passa à un personnage de sa suite. Mais cette offrande n'avait pas satisfait leur élan de générosité ; ils fouillèrent dans leurs poches et lui présentèrent quelques pièces d'or, toute leur fortune peut-être, qu'il reçut avec le même sourire. Et, regardant cette scène touchante, je pensais à un récit que, trois jours auparavant, me faisait une personne en position de bien savoir ce qui se passe au Vatican, — et que je rapporte ici, sans le garantir, bien entendu. Sur les énormes sommes qu'on porte à Rome, le pape ne toucherait personnellement que 30,000 francs par an ; le reste irait aux jésuites, qui administrent les finances de la papauté. Sur ces 30,000 francs que reçoit le pape, 20,000 francs sont consacrés à sa pension et 10,000 francs à son entretien. Quand il veut faire des économies sur ces 10,000 francs pour les distribuer en cadeaux, il est grondé ; on lui retire ses vieux vêtements, qu'on brûle pour qu'ils ne soient pas vendus comme des reliques, et on les lui remplace par des neufs.

Le pape était arrivé à moi ; le *monsignore* qui le précédait me prit ma lettre d'audience :

— Le signor Hector Malot, présenté par l'Ambassade, dit-il.

Le pape me regarda un moment.

— Que voulez-vous de moi ? dit-il.

J'avoue que je n'étais pas du tout préparé à cette

question que j'aurais dû prévoir cependant ; aussi je cherchai ma réponse.

— Présenter mes hommages à Votre Sainteté.

— Il faut me demander quelque chose.

Je comprenais bien ce que je devais demander. Je restai embarrassé ; il ne me convenait pas de solliciter une bénédiction que mes idées n'admettaient pas ; j'étais venu pour voir et non pas pour avoir. D'un autre côté, je voulais être respectueux pour ce vieillard qui me recevait chez lui ; ma situation était assez ridicule.

De nouveau, le pape me regarda en souriant, et me mettant la main sur le front :

— Eh bien ! dit-il, je vous la donne tout de même.

Et il passa à mes voisins les Anglais, me laissant assez ébahi ; j'aurais voulu pouvoir l'applaudir pour la façon spirituelle dont il m'avait *collé*.

A ces jeunes gens il dit aussi quelques paroles bienveillantes en se servant toujours de la langue française, puis avant de les quitter il leur donna son anneau à baiser :

— Puisque vous êtes venus à moi, dit-il finement, il faut rester avec moi, — et s'adressant à un cardinal : Expliquez à ces enfants ce que je viens de leur dire, il faut qu'ils restent avec moi.

Pendant que le pape s'occupait de nous, le personnage aux boîtes qui se trouvait à l'extrémité de notre rang avait dénoué les faveurs et vidé le contenu de ses boîtes sur le tapis ; c'était un vrai déballage d'objets de piété : chapelets, médailles, madones et statuettes de Saint-Pierre.

Depuis quelques instants déjà le pape avait

toussé plusieurs fois ; arrivé devant cette exposition, il fut pris d'une sorte de quinte et alors il cracha à plusieurs reprises sur le tapis autour de lui : c'était un spectacle curieux qu'offrait la physionomie du monsieur chaque fois que le Saint-Père crachait ; il se demandait bien certainement si ses madones n'allaient pas recevoir quelque écla-boussure et il faisait un mouvement en arrière.

La quinte passée, le pape bénit très complaisamment tous ces objets ; puis, comme il était arrivé à l'extrémité du salon, il se retourna vers nous, qui bien entendu étions pendant tout ce temps restés à genoux ; alors, levant la main droite, tandis que de la gauche il s'appuyait fortement sur sa canne :

— Ma bénédiction pour les personnes, dit-il, pour les chapelets, pour les médailles.

Alors on nous dit que nous pouvions nous lever et suivre Sa Sainteté ; ce que nous fîmes.

Dans la salle d'entrée étaient agenouillées quelques personnes, hommes et femmes ensemble ; le pape les bénit et leur donna son anneau à baiser sans leur adresser la parole.

Puis, suivi de son cortège, il traversa la salle au milieu des gardes qui présentaient les armes, agenouillés, et il entra dans la cour San Damase, sur laquelle s'ouvrent les loges de Raphaël ; alors, comme quelques personnes de l'audience s'imaginaient sans doute qu'elles devaient suivre le pape partout, on leur ferma les grilles en fer assez brusquement sur le nez.

Trois jours après, me promenant dans Saint-Pierre, comme j'avais l'habitude de le faire pendant les heures du milieu de la journée où les ga-

leries du Vatican sont fermées, j'entendis les chants d'un office qu'on célébrait dans la chapelle Olémentine, et je me rendis à cette chapelle.

Le chapitre de Saint-Pierre officiait, portant la peau d'hermine et la peau de petit gris, et dans la tribune un chœur exécutait supérieurement le *Magnificat*, qu'écoutaient curieusement des Anglaises et des Américaines, qui regardaient les chanteurs comme pour deviner si leurs voix claires étaient vraiment naturelles.

Le chant achevé, l'office continua : tout à coup, quelle ne fut pas ma surprise de reconnaître, dans un des chanoines qui venait saluer l'autel, le prêtre qui, trois jours auparavant, à l'audience du pape, m'avait interrogé sur les Abruzzes et le corridor d'Alexandre VI !

Je crus tout d'abord que je me trompais. Je le regardai attentivement ; il tourna sur ses talons : le doute n'était plus possible, c'était lui.

Alors, s'il était chanoine de Saint-Pierre, pourquoi diable m'interrogeait-il sur ce qu'il connaissait beaucoup mieux que moi ?

Je me le demande encore.